

Bulletin d'histoire politique

Langue et nationalisme en Écosse : trois langues pour une nation

James Costa



Volume 21, numéro 1, automne 2012

Les nationalismes celtes

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1011698ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1011698ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association québécoise d'histoire politique
VLB éditeur

ISSN

1201-0421 (imprimé)

1929-7653 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Costa, J. (2012). Langue et nationalisme en Écosse : trois langues pour une nation. *Bulletin d'histoire politique*, 21(1), 96–106.
<https://doi.org/10.7202/1011698ar>

Tous droits réservés © Association québécoise d'histoire politique et VLB Éditeur, 2012

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Langue et nationalisme en Écosse : trois langues pour une nation

JAMES COSTA

Laboratoire ICAR / École Normale Supérieure de Lyon

C'est apparemment un fait acquis, le nationalisme écossais ne serait pas un nationalisme linguistique, mais économique, ce qui le rendrait très différent de ce que l'on peut observer par exemple au Pays de Galles, en Catalogne, au Pays Basque ou encore au Québec. De plus, le sentiment « identitaire » ou « national » écossais ne se nourrirait pas de références linguistiques ; et d'ailleurs, à quelle langue pourrait-il se référer ? Au gaélique, qui n'est plus parlé que par moins de 2 % de la population, principalement dans l'Ouest et de manière isolée dans les grands centres urbains ? À l'écossais¹ (*Scots*), apparemment largement pratiqué mais qui, selon 64 % des personnes interrogées lors d'un sondage récent commandé par le gouvernement écossais, n'est pas une langue² ?

A priori, la situation est donc aisément caractérisable : le nationalisme écossais, c'est-à-dire à la fois un sentiment d'appartenance à une nation plutôt qu'à une région, autant que la volonté de promouvoir une Écosse indépendante, s'est fondé sur autre chose que la langue : l'économie, les institutions telles que les systèmes éducatifs et légaux. Pourtant, je voudrais montrer dans cet article que la situation est sensiblement plus compliquée, et que si les liens entre langue et nationalisme se présentent sous une forme moins immédiatement appréhensible qu'en d'autres lieux, ils n'en existent pas moins, à la fois historiquement et sociologiquement. La perspective que j'adopte ici est celle d'un sociolinguiste critique, à la suite d'un travail de terrain de 2007 à 2009 à la fois en domaine occitan (Provence) et en Écosse où je me suis intéressé aux questions de revitalisation linguistique dans ces deux espaces. Dans un premier temps, j'explorerai la manière dont différents récits de revitalisation, politique et linguistique, ont été élaborés en Écosse. Dans un second temps, j'analyserai la manière dont les liens, plus nombreux qu'on le pense généralement, se sont tissés entre langue, identité nationale et nationalisme.

Revitalisation linguistique et nationale en Écosse

Cet article part de l'idée que les mouvements nationaux, comme les mouvements linguistiques, sont des exemples de ce que l'anthropologue américain Anthony Wallace a nommé des «mouvements de revitalisation»³. Ces mouvements représentent des tentatives conscientes et structurées d'organiser un changement culturel rapide, dans des contextes de contact asymétrique entre un groupe constitué comme majoritaire et un autre perçu et se percevant comme minorisé. Les mouvements de revitalisation cherchent donc à renégocier les termes du contact d'une manière qui leur soit plus favorable, en imposant de nouveaux découpages du monde social⁴. Ils sont avant tout discursifs, et pour réussir ils doivent pouvoir imposer un *récit* capable d'emporter l'adhésion de ceux qu'ils prétendent représenter. Pour comprendre les enjeux idéologiques et les éléments qui figurent au cœur du mouvement de revitalisation, il convient donc d'en dégager le récit fondateur, au moins dans ses grandes lignes.

En Écosse, plusieurs récits de revitalisation circulent, se complétant parfois, entrant souvent en compétition. On trouve ainsi :

- un récit national écossais, qui vise à établir l'Écosse comme nation, égale en cela aux autres nations européennes ;
- un récit accompagnant la revitalisation du gaélique, qui répond partiellement à d'autres logiques et d'autres allégeances, en particulier aux ensembles «gaélique» et «celtique» ;
- et enfin, un récit promu par les avocats de la revitalisation de l'écossais.

Dans les trois cas, il s'agit de créer de la continuité à partir d'éléments discontinus ou antérieurement perçus comme tels.

Le récit national écossais est bien connu⁵. Il émerge sous sa forme actuelle au XVIII^e siècle, et il est permis par l'écrasement de la révolte jacobite à Culloden en 1746 et l'interdiction des symboles de l'Écosse gaélique, au moment de l'intégration pleine et entière du pays dans la gestion de l'Empire britannique. Graduellement, si auparavant les Highlands⁶ étaient considérés par la bourgeoisie écossaise du sud comme un rebus de l'Irlande, les symboles de cette région sont retravaillés et adoptés par l'élite anglophone comme les véritables symboles de l'identité écossaise⁷. La littérature joue un rôle particulièrement important dans ce processus : *Waverley*, publié par Walter Scott en 1814 montre un jeune Anglais en voyage en Écosse se rendre puis séjourner dans ces Highlands sauvages mais si romantiques. Langue gaélique, mode de vie clanique, place des arts et des poètes sont autant d'éléments qui forment un tableau quasi-idyllique d'une société sur le point de disparaître. Pour le héros du roman,

ils se mêlent à l'image de la femme aimée et inaccessible. Puis survient l'équipée de 1745/1746, qui voit la défaite des forces catholiques du Prince Charles Edward Stewart (« Bonnie Prince Charlie »), élément clef de la tragédie du roman, et dans le même temps élément historique essentiel de la transformation des Highlands en conservatoire de l'Écosse véritable. De même, au moment où cette région est vidée de ses habitants au profit de moutons par la noblesse écossaise, qu'elle soit des Lowlands ou des Highlands d'ailleurs, l'*Ossian* de James Macpherson connaît un écho considérable dans toute l'Europe. Cette œuvre littéraire se présente alors comme la collecte de chants bardiques datant du III^e siècle, recueillis en gaélique puis traduits en anglais. L'Écosse est ainsi construite dans le discours par une certaine élite comme une nation essentiellement celtique, dont l'âme véritable se trouve dans les montagnes du Nord. Le récit national sera l'objet d'une série de renégociations au fil du temps, et divers éléments seront apportés à l'édifice, dans un esprit de différenciation d'avec l'Angleterre.

Les images actuelles furent mises en place entre la fin du XVIII^e siècle et le début du XIX^e, et encore aujourd'hui on peut lire et entendre un récit national qui fait remonter la fondation de l'Écosse aux Scots venus d'Irlande, à la lutte contre les Vikings, se poursuivant avec les guerres d'indépendance contre l'Angleterre et à la Vieille Alliance avec la France, et qui se caractérise par un certain nombre de symboles supposés d'une haute antiquité (tartan, kilt), et par un paysage particulier. Il s'agit là d'un panorama très sommaire, mais ce qui est particulièrement notable, c'est d'une part le rôle considérable de l'Écosse gaélique (du moins de sa représentation telle qu'elle émerge à la fin du XVIII^e siècle) dans cette construction, et d'autre part la quasi-absence de la langue gaélique elle-même dans le récit national.

La configuration écossaise est donc bien différente de celle que l'on observe au Pays de Galles ou même en Irlande. Elle serait même assez unique en Europe, si l'on considère que l'existence d'une langue autochtone était un point de focalisation fort pour les mouvements nationaux au XIX^e siècle. Les promoteurs du gaélique ont de ce fait dû développer leur propre mythe à partir de la seconde moitié du XIX^e siècle pour légitimer leurs propres aspirations. Il fallait en quelque sorte nationaliser une langue que l'on appelait peu de temps avant encore « *Erse* », c'est-à-dire irlandais. Il faut noter également qu'en gaélique le lien langue/nation n'est pas immédiat, puisque le nom de la langue, *Gàidhlig*, n'est pas lié au nom de l'Écosse, *Alba*. Les liens avec l'Irlande gaélique demeurent en fait très forts jusqu'au XVII^e siècle. Un pas décisif dans la promotion du gaélique est réalisé en 1891 lorsqu'est créée An Comunn Gaidhealach (l'Association gaélique), qui vise non pas à développer une thématique nationale ou nationaliste, mais à promouvoir la langue, la littérature et la musique des

Highlands. La langue gaélique, contrairement à d'autres symboles des Highlands, n'est donc pas spontanément associée avec l'ensemble de l'Écosse, mais seulement avec le nord et l'ouest. Au XIX^e siècle toujours, la langue gaélique est associée aux luttes de *crofters* (petits fermiers) pour le droit à la terre, à travers l'association *Comunn an Fhearainn*, (ligue de la terre). Langue de paysans, langue de la pauvreté, elle ne fascine la haute société d'Édimbourg que par son antiquité. C'est seulement plus tard que le gaélique a été nationalisé dans l'ensemble de l'Écosse. Mais si c'est aujourd'hui une donnée du récit de revitalisation du gaélique, parlé désormais par moins de 2 % de la population, le lien entre langue et nationalité n'est pas officiellement mis en avant, et ce bien que depuis 2005 le gaélique soit langue officielle en Écosse. Pour l'association *Comunn na Gàidhlig* par exemple, les raisons actuelles pour apprendre le gaélique sont les suivantes⁸:

Reasons why you might want to learn Gaelic...

Better communication with the whole family and community

Access to two cultures

Increased awareness of other languages and cultures

Makes learning other languages easier

Enhanced Employment opportunities

On le voit, il n'est pas question d'identité, ni individuelle ni collective. Au contraire, l'accent est mis sur les avantages cognitifs du bilinguisme et le rôle de la langue dans un multiculturalisme non défini, ainsi que sur le rôle du plurilinguisme comme commodité valorisable sur le marché de l'emploi⁹.

Le cas de l'écossois est plus compliqué encore. Le vernaculaire écossois ne fait l'objet d'une mise en récit systématique qu'à partir des années 1920¹⁰, à une époque où les enjeux linguistiques rencontrent des enjeux politiques (enjeux de classes) et des enjeux nationalistes. Le poète Hugh MacDiarmid joue un rôle déterminant dans la construction de ces associations entre langue, nationalisme et socialisme. Il s'agit d'un récit particulièrement complexe¹¹, qui fait de l'écossois une langue sœur de l'anglais, ayant longtemps voisiné avec le picte, le breton, le gaélique, le normand, le latin, etc. et empruntant de nombreux éléments à ces langues, en faisant une langue éminemment composite¹². L'écossois aurait ainsi émergé en tant que tel, avec son appellation nationale « Scots », au XV^e siècle, moment auquel cette langue aurait achevé de se substituer au gaélique dans les usages officiels. Après une période de gloire, littéraire et politique, serait

venu un long moment de déclin qui aurait vu cette langue nationale¹³ être remplacée par l'anglais dans les domaines de la religion et de la politique (Actes d'Union des Couronnes en 1603 puis des Parlements en 1707). À partir du XX^e siècle, on aurait assisté à une Renaissance à travers la littérature, qui se traduirait actuellement par une présence accrue de l'écosais dans les écoles et dans la politique. Ce récit vise à légitimer l'écosais comme l'une *des langues* de l'Écosse, en diachronie comme en synchronie, et non comme variété de l'anglais. C'est là un élément capital : ce récit ne prétend pas imposer l'écosais comme seule expression linguistique légitime de l'Écosse. Il faut noter qu'il existe des divergences très importantes au sein du mouvement de revitalisation de la langue : pour certains, l'écosais serait encore la langue de tous, en particulier des classes populaires ; pour d'autres, il s'agit d'une langue en voie de disparition, parlée seulement dans quelques conservatoires de la côte Est et qu'il faudrait sauver par l'application de mesures de politique linguistique comparables à celles mises en œuvre pour le gaélique. L'écosais serait dans un cas parlé par près de deux millions de personnes, dans l'autre par quelques milliers au plus. Ce débat, profondément idéologique, permet difficilement l'émergence d'un consensus sur le lien entre langue et identité nationale.

Langue, identité nationale et nationalisme en Écosse

Cela semble être une affaire entendue : il n'existe pas, ou très peu, de liens entre langue et identité nationale en Écosse, encore moins entre langue et nationalisme. Kim Hardie pouvait ainsi écrire, en 1996 :

One could argue that the essence of Scottish national identity never comprised 'language' as such. And when it became important to state what the national identity of Scotland was at the beginning of the Union, the middle classes referred to the Scottish institutions which were / are so distinct from their English/Welsh counterparts : Education, Law and the Kirk¹⁴.

Les questions linguistiques seraient donc reléguées au second plan, par rapport à d'autres symboles plus évocateurs que seraient certaines institutions. De fait, contrairement aux langues autochtones, ces institutions sont perçues comme ayant résisté aux 300 ans pendant lesquels l'Écosse fut gouvernée de Londres. Ces éléments, combinés à d'autres symboles, comme une littérature autochtone, des traditions musicales propres, des événements annuels ritualisés comme le *Burns Supper* en l'honneur du poète Robert Burns font dire à Hardie qu'il semble évident que les écosais ont un fort sentiment d'être écosais¹⁵.

Un travail sociologique récent (2006) posait la question de l'importance relative de divers types de symboles culturels dans la définition de leur scotticité. Dans la colonne de gauche figure l'élément le plus important, dans celle de droite le second élément le plus important¹⁶ :

	Plus important	Second
Sentiment d'égalité	23 %	12 %
Paysage écossais	22 %	24 %
Musique et arts écossais	18 %	20 %
Drapeau écossais (saltire)	14 %	13 %
Exploits sportifs	6 %	8 %
Langage (Gaelic ou Scots) (n. = 1594)	12 %	18 %

Les langues autochtones arrivent en cinquième position pour l'élément le plus important, juste avant les résultats sportifs des équipes nationales écossaises; et en troisième position pour le second élément le plus important. Plus que sur ces résultats, il faut s'attarder sur les éléments jugés les plus importants: le sens de l'égalité; le paysage distinctif écossais; la musique/les arts. En seconde position, les deux éléments les plus importants sont le paysage et la musique/les arts. Si le sens de l'égalité révèle à la fois une problématique de classes sociales, mais aussi un stéréotype, celui de la propension des écossais à l'égalité, et celui de l'héritage radical en Écosse. Les deux autres éléments sont également mal définis: quel paysage? quelle musique? Les paysages des Lowlands, ou ceux des Highlands? L'ensemble de ces éléments, mal définis, révèle un paysage mythologique de la scotticité, que les enquêtes de ce type contribuent à reproduire plutôt qu'à mettre à jour. De la même manière, présenter le gaélique et l'écossais comme des éléments culturels significatifs n'est pas en soi une garantie d'avoir une réponse objective sur la question du lien entre langue et identité nationale. Le gaélique est peu parlé, et son extension géographique est faible, et l'écossais est peu reconnu comme catégorie linguistique légitime.

Si j'ai choisi cet exemple, c'est parce qu'il montre que la question des langues est généralement mal traitée lorsqu'il s'agit d'étudier les questions d'identité en Écosse. Il me semble au contraire que ce lien entre identité et langue (et entre langue et nationalisme) est loin d'être absent, mais il demeure par contre aussi confus¹⁷ que diffus, tant en ce qui concerne le gaélique que l'écossais. Cette confusion tient en grande partie à la manière de poser le sujet, face à une situation linguistique complexe qui ne suit pas les schémas habituels mettant en présence une minorité et une majorité, du moins en Europe. Au contraire, un lien existe entre langue, identité et

nationalisme, et il est constant depuis le XIX^e siècle, en particulier sous une forme symbolique. Ce lien est présent à la fois dans les discours sur la langue et dans le discours nationaliste.

Les trois récits présentés plus haut, récit national, de revitalisation du gaélique et de l'écosais, ne fonctionnent ainsi pas de manière parallèle mais comportent de multiples passerelles les uns vers les autres, rendant la question des liens entre langue, identité et nationalisme plus complexe qu'on ne la présente habituellement. Je prendrai ici trois exemples, deux historiques et un plus contemporain, pour illustrer cette affirmation.

Historiquement d'abord, les mouvements nationalistes ont constamment joué sur l'imbrication de ces trois récits, donnant à une langue ou une autre, une place qui lui permettait de promouvoir son propre récit en fonction des conditions idéologiques du moment dans lequel ils apparaissaient. Je donnerai ici comme exemples la manière dont langage et nationalisme ont pu être historiquement imbriqués dans des discours de types racialisés comme dans des discours de promotion d'un socialisme national. On rencontre le discours racialisé dans la propagande de la *Scots National League*, fondée au début des années 1920 et basée principalement à Londres. Ce mouvement revendiquait la celticité de l'Écosse au même titre que celle de l'Irlande, et comme dans le cas de l'Irlande il estimait que cette pureté celtique avait été altérée par des siècles de contact avec l'élément anglo-saxon, d'où la centralité discursive du gaélique¹⁸.

Le discours socialiste apparaît principalement dans le discours de Hugh MacDiarmid dans les années 1920 et 1930, poète écosais ayant produit une œuvre abondante en écosais, ainsi qu'un travail philologique de création lexicale important. Son œuvre est tournée à la fois vers l'indépendantisme et vers le socialisme. Son attitude face à l'écosais demeure toutefois ambiguë, puisque pour lui l'usage de cette langue ne doit être qu'une étape vers la récupération de la vraie langue, le gaélique. La langue écosaise n'est pas utilisée pour elle-même mais en vue de convertir le monde ouvrier au socialisme :

MacDiarmid's intentions for Lallans went far beyond the liberal-minded Gemeinschaft ideals of most vernacular revivalists. In political poems written around 1930 — the first two 'Hymns to Lenin' and 'The Seamless Garment' — he used it to communicate directly with working people to promote communism and political mobilisation¹⁹.

Finalement, Brian Taylor résume ainsi les débuts d'un nationalisme écosais organisé et structuré :

The Scots National League was founded in 1921 on a platform of Highland land reform and gaelic revivalism. The Scottish National Movement grew out of the Scottish literary renaissance. In 1927, John MacCormick — a key figure in Home Rule politics — formed the Glasgow University Scottish Nationalist Association. These groups came together in January 1928 to form

the National Party of Scotland. A separate organization, the Scottish Party, was founded in 1932. Eventually, these two merged in 1934²⁰.

On observe donc dès les origines du mouvement nationaliste écossais moderne la présence de liens forts avec la défense des langues autochtones, qui sont instrumentalisées pour accentuer d’une part les aspects celtiques de l’Écosse, d’autre part sa classe ouvrière. Le nationalisme écossais trouve donc l’une de ses origines dans un discours somme toute classique sur langue et identité nationale.

Il est vrai que ce lien semble s’être partiellement distendu par la suite, et lorsque le SNP émerge comme réelle force politique dans les années 1970, ce sont les questions économiques qui dominent le discours nationaliste, cristallisé par le débat autour du pétrole de la mer du Nord et de la répartition des revenus qu’il génère. Cependant, en se concentrant sur les thèmes économiques, le SNP ne poursuit-il pas la ligne fixée par ses lointains prédécesseurs qui faisaient de la langue écossaise un véhicule pour de nouvelles idées sur les rapports de classe ?

Si des liens forts existent historiquement, ils ont perduré jusqu’à présent. Kim Hardie a montré dans une série de travaux qu’il existe des liens entre langue et militants nationalistes. Dans le tableau suivant, il rend compte d’une étude menée en 1992-1993 qui comportait une série de questions sur l’écossais, sa nature et le degré de pratiques langagières. Les personnes interrogées étaient divisées en nationalistes et unionistes²¹ :

	Conscience linguistique	Degré de confusion par rapport au Scots	Connaissance du Scots
« Nationalistes »	Oui	Faible	?
« Unionistes »	?	Fort	Oui

Si l’on ne peut parler de liens d’indexicalité (de co-occurrence) forte entre langue et nationalisme comme on peut l’observer au Pays de Galles, ces liens demeurent bien présents.

Langue et nationalisme sont donc liés d’une manière inhabituelle. Pour finir, j’interrogerai les raisons pour lesquelles les liens entre langue et nationalisme sont moins directs que dans d’autres contextes. C’est semble-t-il vers le rôle du gaélique qu’il faut regarder pour une explication. L’étude en termes de mouvement de revitalisation permet de mettre la dimension narrative au cœur du processus historique d’émergence de la nation écossaise. Très tôt, le gaélique cristallise une identité écossaise authentique, celle dont la bourgeoisie s’emparera, même si elle ne mobilisera

jamais la langue pour elle-même. L'écossais servant à mobiliser une identité tout autant sociale que nationale, il était condamné à rester un phénomène de classe. Or sans bourgeoisie pour mobiliser une identité linguistique, dans le contexte du XX^e siècle l'écossais ne pouvait émerger durablement comme langue légitime. C'est donc le gaélique qui a servi de catalyseur dans de multiples domaines, comme celui de la poésie par exemple. Dans une anthologie de la littérature écossaise, Tom Scott écrit :

*Nor should we think of the earlier poetry and prose in Gaelic and Latin, especially the latter, as in any way inferior, less civilized, less highly developed culturally than the latter work in Scots or English: the contrary is true*²².

C'est dans ce type de discours que l'on peut situer le mystère de la langue en Écosse. La voix légitime de l'Écosse est de fait peu à peu passée par une iconisation du gaélique, langue de personne donc langue de tous, langue de Highlands largement transformés en camp de vacances vidé de ses habitants, langue de fantômes et langue des Ancêtres, les Scots venus d'Irlande et qui donnent son nom à l'Écosse, langue aussi de ceux qui périrent à Culloden en 1746 dans un conflit dynastique largement réinterprété dans des termes nationalistes. Il s'est opéré un transfert de la langue maternelle vers la langue ethnique fantasmée, qui est devenue un totem au sens freudien.

Qu'est-ce que la revitalisation linguistique, sinon la redéfinition du groupe en des termes valorisants selon des critères définis par et compréhensibles pour le groupe dominant, ici les « Anglais » ? L'écossais est dans cette configuration un assez mauvais candidat linguistique. La revitalisation, c'est aussi la sélection d'éléments qui vont permettre de circonscrire et de déterminer le groupe, en lui fournissant un mythe des origines.

On peut faire l'hypothèse qu'il s'est établi au fil des siècles un binôme pratique et symbolique entre un accent écossais en anglais, langue symbolique d'usage au prestige certain et désormais reconnu, et un gaélique sublimé, objet d'un respect teinté de crainte, et de désir.

Conclusion

Dans cet article, j'ai voulu partir de l'idée que les questions linguistiques jouaient un rôle négligeable dans la formation d'un nationalisme écossais. J'ai ainsi retracé la manière dont divers discours se sont tissés en Écosse autour des questions de nation et de langues, en montrant que trois récits co-existent. Ces récits sont les supports à divers types de mouvements de revitalisation, nationale et linguistique, et dans ce dernier cas ils concernent d'une part le gaélique et d'autre part l'écossais. Or ces trois récits sont en fait profondément imbriqués les uns dans les autres. Dans un second

temps, j'ai montré que les liens entre langue, identité nationale et nationalisme étaient sans doute plus complexes que la manière dont ils sont habituellement présentés. Les préoccupations de langue sont en fait à l'origine des divers types de nationalisme écossais, ethnique ou économique. De même, dans l'esprit des nationalistes se revendiquant comme tels, l'écossais et le gaélique jouent un rôle symbolique encore important.

Les liens entre langue et nationalisme ne sont clairement pas les mêmes en Écosse et au Pays de Galles ou au Québec. Cela ne signifie pas pour autant qu'ils n'existent pas. Ils ont présidé à la naissance du nationalisme écossais moderne, et sont présents de manière symbolique. On peut en outre faire le pari qu'ils sont appelés à se développer compte tenu de la place de plus en plus prépondérante des langues dans les discours minoritaires à travers le monde.

Dans la définition d'une identité nationale propre à soutenir un nationalisme, la part du mythe est capitale. On peut ici légitimement s'interroger pour savoir si l'absence si souvent proclamée de liens entre langue et nationalisme en Écosse n'est pas en soi également un mythe.

NOTES ET RÉFÉRENCES

1. Par écossais, il faut entendre l'ensemble des vernaculaires écossais autochtones d'origine anglo-saxonne, dialectes ou sociolectes. Pour une présentation récente, voir Paul Johnson, «Scottish English and Scots», dans David Britain (dir.), *Language in the British Isles*, Cambridge, Cambridge University Press, 2007, p. 105-121. Je traduis «Scots» par «Écossais», suivant en cela le gaélique moderne, qui utilise le mot «Albais», basé sur «Alba»: l'Écosse.
2. TNS-BMRB, 2010. *Public Attitudes Towards the Scots Language*, Edinburgh, Scottish Government Social Research.
3. A. F. C. Wallace, «Revitalization Movements», *American Anthropologist*, vol. 58, no. 2, 1956, p. 264-281.
4. Voir aussi Pierre Bourdieu, «L'identité et la représentation: éléments pour une réflexion critique sur l'idée de région», *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, vol. 35, no. 1, 1980, p. 63-72.
5. Voir par exemple Hugh Trevor-Roper, «The Invention of Tradition: The Highland Tradition of Scotland», dans Eric J. Hobsbawm & Terence O. Ranger (dir.), *The Invention of Tradition*, Cambridge, Cambridge University Press, 1983, p. 15-41 et *The Invention of Scotland: Myth and History*, New Haven & London, Yale University Press, 2008.
6. Par «Highlands», on entend à la fois une région géographiquement délimitée au Nord et à l'Ouest par un relief montagneux, par opposition aux «Lowlands», et une région culturellement marquée par la présence historique récente du gaélique et le système clanique, par opposition à un Sud anglophone ou scottophone. Cette opposition mériterait d'être relativisée pour plusieurs raisons, le gaélique a par exemple été parlé dans le Sud-ouest de l'Écosse jusqu'au XVII^e siècle.

7. Hugh Trevor-Roper, 1983, *op. cit.*
8. <www.cnag.org.uk/munghaidhlig/eachdraidh>.
9. Il s'agit là d'un développement récent, analysé en particulier par Monica Heller, par exemple «Globalization, the new economy, and the commodification of language and identity», *Journal of Sociolinguistics*, vol. 7, no. 4, 2003 p. 473-492. Voir aussi Alexandre Duchêne et Monica Heller, *Language in Late Capitalism: Pride and Profit*, Londres et New York, Routledge, à paraître.
10. On peut à ce sujet consulter le volume de Margery Palmer McCulloch, *Moderatism and Nationalism: Literature and Society in Scotland 1918-1939, Source documents for the Scottish Renaissance*, Glasgow, ASLS, 2004.
11. Voir pour une analyse détaillée de ce récit: James Costa, «Language History as Charter Myth? Scots and the (Re)invention of Scotland», *Scottish Language*, no. 28, 2009, p. 1-25 et «Language, ideologies, and the "Scottish voice"», *International Journal of Scottish Literature*, no. 7, 2011.
12. Voir par exemple J. Derrick McClure, *Why Scots Matters*, 3^e éd., Édimbourg, Saltire Society, 2009.
13. *Ibid.*
14. Kim Hardie, «Lowland Scots: Issues in Nationalism and Identity», dans Charlotte Hoffmann (dir.), *Language, culture and communication in contemporary Europe*, Clevedon, Multilingual Matters, 1996, p. 63.
15. *Ibid.*, p. 64.
16. Frank Bechhofer et David McCrone, «Being Scottish», dans Frank Bechhofer et D. McCrone (dir.), *National Identity, Nationalism and Constitutional Change*, Basingstoke et New York, Palgrave MacMillan, 2009, p. 75.
17. Voir à ce sujet Robert McColl Millar, «An Historical National Identity? The Case of Scots», dans Carmen Llamas et Dominic Watt (dir.), *Language and Identities*, Édimbourg, Edinburgh University Press, 2010, p. 247-256.
18. R. Finlay, «Gaelic, Scots and English: the politics of language in inter-war Scotland», dans W. Kelly & J. R. Young (dir.), *Ulster and Scotland 1600-2000*, Dublin, Four Courts Press, 2004, p. 133-141.
19. Christopher Harvie, *Scotland and Nationalism: Scottish Society and Politics 1707 to the Present*, 4^e édition, Londres et New York, Routledge, 2004, p. 79.
20. Brian Taylor, *Scotland's Parliament: Triumph and Disaster*, Edimbourg, Edinburgh University Press, 2002, p. 160.
21. Kim Hardie, «Scots: Matters of Identity and Nationalism», *Scottish Language*, 14/15, 1995/1996, p. 141-147.
22. Tom Scott, *The Penguin book of Scottish verse*, Harmondsworth, Penguin, 1970, p. 29.